

L'ÉCOLIER.

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : Allez !... Il tâchait d'obéir ;
Mais son livre était lourd, il ne pouvait courir.
Il pleure, et suit des yeux une abeille qui vole.
" Abeille, lui dit-il, voulez-vous me parler ?
Moi, je vais à l'école : il faut apprendre à lire :
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire :
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler ?"
Non, dit-elle, j'arrive et je suis très-pressée,
J'avais froid ; l'Aquilon m'a long-temps oppressée ;
Enfin j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses ;
Avant une heure eneor nous en aurons d'éclou-
ses.
Vite, vite à la ruche ! on ne rit pas toujours :
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux
jours. "
L'enfant reste muet, et la tête baissée,
Rêve et compte ses pas, pour tromper son ennui,
Quand le livre importun dont sa main est lassée,
Rrompt ses fragiles nœuds, et tombe auprès de
lui.
Un dogue l'observait du seuil de sa demeure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleu-
re ?
Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un
peu ?
Dit l'écolier plaintif. Je n'aime pas mon livre,
Voyez ! ma main est rouge, il en est cause. Au jeu
Rien ne fatigue, on rit ; et moi je voudrais vivre
Sans aller à l'école ! où l'on tremble toujours.
Je m'en pliais tous les soirs' et j'y vais tous les
jours.
J'en suis très-mécontent. Je n'aime aucune affaire.
Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien
à faire.
— Ecolier ! voyez-vous ce laboureur aux champs ?
Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
Il est très-vigilant ; je le suis plus peut-être.
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants.
J'éveille ce bœu, quif d'un pas lent, mais ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme,
Pour vous-même on travaille ; et grâce à vos
brebis,
Votre mère, en chantant, vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'ar-
range.
Allez donc à l'école ; allez, mon petit ange !
Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour
eux :
L'ignorance toujours mène à la servitude.
L'homme est fin, l'homme est sage, il nous dé-
fend l'étude :
Enfant, vous serez homme et vous serez heureux ;
Les chiens vous serviront." L'enfant l'écouta dire
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd
En quittant le bouldogue il pense, il marche, il
court.
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un
sourire.
A l'école un peu tard il arrive gaiment,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

Mme. DESBORDES-VALMORE.

Supérieurs

DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

Année.

Messieurs.

- | | |
|------|----------------------------------|
| 1665 | Henri de Bernières, |
| 1672 | Louis Ango des Maizerets, |
| 1673 | Henri de Bernières, |
| 1683 | Louis Ango des Maizerets, |
| 1685 | Henri de Bernières, |
| 1688 | Louis Ango des Maizerets, |
| 1693 | Henri de Bernières, |
| 1698 | Louis Ango des Maizerets, |
| 1721 | Charles Glandelet, |
| 1723 | Thomas Thiboult, |
| 1724 | Étienne Boullard, |
| 1726 | Jean Lyon St. Ferréol, |
| 1734 | François Elzéar Vallier, |
| 1747 | André Joseph Mathurin Jacrau, |
| 1748 | Augustin Lalane, |
| 1750 | François Sorbier de Villars, |
| 1756 | Colomban Sébastien Pressard, |
| 1762 | Urbain Boiret, |
| 1768 | Henri Frs. Gravé (de la Rive), |
| 1774 | Urbain Boiret, (mort le 5 nov.), |
| | Jean François Hubert, |
| 1778 | Henri François Gravé, |
| 1781 | Thomas Laurent Bédard, |
| 1787 | Henri François Gravé, |
| 1793 | Thomas Laurent Bédard, |
| 1795 | Antoine Berrardin Robert, |
| 1798 | Henri François Gravé, |
| 1802 | Antoine Bernardin Robert, |
| 1805 | Jean Baptiste Lahaille, |
| 1809 | Antoine Bernardin Robert, |
| 1815 | Jérôme Demers. |
| 1821 | Antoine Parant, |
| 1824 | Jérôme Demers, |
| 1830 | Antoine Parant, |
| 1836 | Jérôme Demers, |
| 1842 | Antoine Parant, |
| 1848 | Louis Gingras. |



LES ANNIVERSAIRES.

A propos de l'anniversaire de la révolution de 1848, le *Journal des Débats* s'exprime en ces termes : " Le sentiment de l'obéissance volontaire est éteint dans le cœur du peuple ; l'impatience de la règle, la haine de l'autorité, le mépris de la loi sont désormais les seuls instincts des masses, et notre génération toute entière est possédée d'un incurable et insatiable esprit de révolte ; voilà ce que nous entendons dire tous les jours. Il n'y a hélas ! que trop de vérité dans ces plaintes. Le mal est grand, il est profond,

il est inévitable, mais nous tous qui le signalons qui le montrons du doigt, avons-nous le courage d'en scruter les causes ? Nous qui nous lamentons sur les ruines amoncelées à nos pieds, recherchons-nous de quelles mains partent les coups les plus dangereux ? Que les chefs de la société, que les élus du siècle, que ceux qui gouvernent et jugent la terre descendent dans leur conscience et se demandent si le peuple est le seul ou le premier coupable ? *Qu'ils se demandent si, pour trouver l'origine du mal, il ne faut pas remonter au lieu de descendre, et si les leçons et les exemples qui viennent d'en haut ne justifient pas trop souvent le désordre et l'anarchie qui règne en bas.*

Ainsi en ce moment nos places et nos monuments se décorent pour célébrer l'anniversaire de la dernière révolution. *La révolution est dans son droit, on lui a malheureusement donné l'exemple, et nous ne pouvons lui faire un crime de l'avoir suivi. Mais ce que nous déplorons, c'est que depuis soixante ans nos jours de fête soient des jours de révolution.*

On se rappelle quelle douloureuse épouvante jetèrent dans tous les cœurs les révélations de la commission d'enquête, quand ce terrible drame qui se jouait dans les souterrains de la société fut traîné au grand jour ; on se souvient aussi du cri d'horreur qu'arracha au pays entier la publication de ces fameuses listes où les assassins réclamaient des récompenses nationales. Mais, après tout, ces sauvages qui voulaient incendier les villes avec des allumettes chimiques, comme ceux qui réclamaient du sang, n'auraient-ils rien à dire pour leur défense ? Qu'étaient-ils, sinon des traducteurs barbares des doctrines qui triomphaient par dessus leurs têtes ? Qui leur avait appris à demander tout à la force, tout à la violence ?

Parmi les malheureux qui se sont rencontrés derrière les barricades de juin 1848, il y en avait sans doute qui s'étaient déjà trouvés là en février, peut-être en juin 1832, peut-être en juillet 1830 ; qui sait ? peut-être aussi des vieillards qui avaient démoli la Bastille.

Eh bien ! qui leur dira, à ces éternels soldats de l'insurrection, qui leur dira où est la justice, où la raison ? *Depuis plus d'un demi-siècle, ils ont vu que le droit suivait la force, et ils suivent la for-*